

BÉNÉDICTE PROT

Université de Neuchâtel

Un palliatif en vers. *L'Épître au docteur Alfred G*** sur l'espérance, considérée dans l'exercice de la médecine* (1811) de Jean-Marie Caillau (1765-1820)

En 1811, le second prix du concours de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse est décerné à un certain J.-M. Caillau, médecin à Bordeaux, pour son *Épître au docteur Alfred G*** sur l'espérance, considérée dans l'exercice de la médecine*. S'il figure naturellement dans le recueil de l'institution littéraire, ce bref poème connaît, cette même année, une impression à part et une seconde édition augmentée. Cette publication d'un auteur oublié révèle son intérêt dès lors qu'on l'aborde dans le cadre d'une analyse à la fois contextualisée et resserrée. La production de Jean-Marie Caillau (1765-1820) éclaire les relations étroites mais aussi les tensions entre la médecine et la littérature, et en particulier la poésie, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles. Didactique et dialogique, son épître considère ce sentiment qu'est l'espoir sous l'angle de la pratique clinique¹. Caillau

¹ Voir M. Foucault, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972.

emploie les ressources de la poésie pour démontrer que l'espoir est un palliatif dont le médecin doit faire usage au chevet des souffrants, des incurables et des moribonds. Étudier les procédés d'écriture mobilisés dans ce sens montre toute l'hybridité d'un texte médico-poétique au sein duquel espérance et éloquence sont intimement liées.

Un parcours entre médecine et littérature

C'est en 1789 que Caillau entame ses études de médecine à Bordeaux, après avoir été professeur puis précepteur. Il est reçu docteur de la Faculté de médecine de Paris en 1803, avec une thèse portant sur la médecine infantile, domaine dans lequel il avait déjà commencé à se spécialiser. Membre de nombreuses sociétés savantes, il contribue activement au développement des institutions bordelaises telles que la Société de médecine et l'École élémentaire de médecine ². Ainsi que le soulignent ses panégyristes ³, Caillau

² Voir G. Pery, *Histoire de la Faculté de médecine de Bordeaux et de l'enseignement médical dans cette ville 1441-1888*, Paris, O. Doin, Bordeaux, H. Duthu, 1888, p. 255-265.

³ J. Bourges « Notice biographique sur M. Jean-Marie Caillau, D. M. P. », [dans :] *Idem et al., Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux. Séance publique du 26 août 1820*, Bordeaux, Pinard, p. 155-188 ; É.-B. Révolat, *Éloge historique de Jean-Marie Caillau, docteur-médecin*,

est l'auteur d'une production textuelle abondante et fait partie de ceux qui, de longue date, combinent l'art de guérir à celui d'écrire.

Un panorama de ses textes, qui ne saurait prétendre à l'exhaustivité, montre comment Caillau a articulé ces deux activités. Mémoires, réflexions, manuels, rapports, avis, et éloges des pairs comptent parmi les écrits du prolifique Caillau. L'année 1797 voit paraître son *Examen d'un livre intitulé : Philosophie médicale, par le Docteur Lafon* : le jeune médecin, qui n'est pas encore docteur, y accuse ouvertement son ancien maître de plagiat et ne se prive pas de critiquer son style qu'il juge « très mauvais »⁴. Caillau témoigne déjà d'une attention soutenue à l'écriture du discours médical. Son *Avis aux mères de famille*, qui paraît la même année⁵, rappelle

Bordeaux, Lawalle jeune et neveu, 1820 ; C. Dubreuilh, *Éloge de Jean-Marie Caillau, ancien secrétaire général de la Société de médecine de Bordeaux*, Bordeaux, Émile Crugy, 1868.

4 J.-M. Caillau, *Examen d'un livre intitulé Philosophie médicale, par le docteur Lafon, médecin à Bordeaux*, Bordeaux, Moreau, 1797, p. 20.

5 Caillau rédige, entre 1797 et 1798, un *Journal des mères de famille*, qui contribue à la variété qui caractérise alors la presse bordelaise, voir É. Wauters, « Rythme et mutations de la presse locale en Révolution. Une comparaison entre Rouen et Bordeaux », [dans :] M. Biard, A. Crépin, B. Gainot (dir.), *La plume et le sabre*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2002, p. 49-59, <http://books.openedition.org/psorbonne/64434>.

par son titre *l'Avis au peuple sur sa santé* (1761) de Samuel-Auguste Tissot (1728-1797), médecin-écrivain ⁶ célèbre dans toute l'Europe des Lumières. Caillau se lance ici dans une entreprise de vulgarisation, indissociable de la question du style ⁷, et se réclame d'une écriture claire, simple et concise, ajustée au lectorat ciblé. Adressée à un public tout différent, sa *Médecine infantile, ou conseils à mon gendre et aux jeunes médecins, sur cette partie de l'art de guérir* (1819) répond encore à une volonté de dire beaucoup en peu de mots. De nombreux textes de Caillau engagent des partis-pris formels, y compris lorsqu'ils se destinent aux membres de la profession. Par exemple, le *Mémoire sur les rechutes* (1811) adopte le « style aphoristique » ⁸, présenté comme le plus approprié pour quiconque met sa plume au service de la médecine. Pertinent sur le plan

6 Voir F. Rosset, « Samuel-Auguste Tissot : le docteur-écrivain », [dans :] V. Barras, M. Louis-Courvoisier, *La médecine des Lumières : tout autour de Tissot*, Genève, Georg, 2001, p. 245-259 ; A. Vila, R. Chalmin, « Introduction », [dans :] S.-A. Tissot, *De la Santé des gens de lettres*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 9-52.

7 Voir A. Carlino et M. Jeanneret (dir.), *Vulgariser la médecine. Du style médical en France et en Italie (XVI^e et XVII^e siècles)*, Genève, Droz, 2009.

8 J.-M. Caillau, *Mémoire sur les rechutes dans les maladies aiguës et chroniques, couronné par la Société médicale d'émulation de Paris*, Bordeaux, Lawalle jeune, 1811, p. 7.

didactique, ce choix renforce également le caractère exemplaire de la figure d'Hippocrate, auteur d'aphorismes bien connus. Le *Tableau de la médecine hippocratique*, qui paraît en 1806 et fait l'objet d'une réédition augmentée en 1811, permet de mesurer l'importance que Caillau accorde à l'écriture médicale. Se sentant bien incapable d'égaliser les exégètes du médecin grec, il recourt à un dispositif fictif et transporte son lecteur sur l'île de Cos, où Hippocrate professe ses principes à ses disciples. Entre le traité de médecine et la littérature pédagogique, le *Tableau de la médecine hippocratique* se structure en leçons et se présente tout entier comme l'ultime prosopopée d'Hippocrate.

Retracer le parcours de Caillau invite en outre à considérer la place qu'y occupe la poésie. Il offre en 1799 une nouvelle traduction de *La Callipédie, ou l'art d'avoir de beaux enfants*, poème initialement composé en latin par le médecin Claude Quillet (1602-1661)⁹. L'intérêt de Caillau pour la poésie scientifique ne se dément pas, ainsi qu'en témoigne son admiration pour Jacques Delille (1738-1813), sur laquelle nous reviendrons, ou encore son analyse critique du poème sur les tropes de Nicolas-François de Neufchâteau

9 J.-L. Fischer, « *La Callipédie, ou l'art d'avoir de beaux enfants* », [dans :] *Dix-huitième siècle*, 1991, n° 23, p. 141-158.

(1750-1828) ¹⁰. Parodie d'épopée, *L'Antoniade* (1808) fait partie des « quelques délassements innocents dans le commerce des Muses » ¹¹ que s'est permis celui qui a la lourde et pénible tâche de guérir. Un mélange de prose et de vers en l'honneur du pédagogue Arnaud Berquin (1747-1791) ¹², une épître sur la vieillesse ¹³, quelques strophes imitées de *Zadig* ¹⁴, un apologue ¹⁵ ou encore une ode ¹⁶ sont quelques-unes des

10 J.-M. C. [Caillau], « Examen d'un ouvrage ayant pour titre : *Les Tropes, ou les figures de mots, poème en quatre chants, avec des notes, dédié à la jeunesse studieuse, par M. François de Neufchâteau, de l'Académie française, etc.*, en un vol. in-12 », [dans :] *Bulletin polymathique du muséum d'instruction publique de Bordeaux*, Bordeaux, Lawalle jeune, 1818, t. 16, p. 75-81.

11 J.-M. Caillau, *L'Antoniade, poème en trois chants*, Bordeaux, Lawalle, 1808, p. vij.

12 J.-M. Caillau, « Hommage à la mémoire de Berquin », [dans :] *Bulletin polymathique du muséum d'instruction publique, de Bordeaux*, Bordeaux, André Brossier, 1811, p. 344-351.

13 J.-M. Caillau, « Épître à mon fils, sur les soins et les hommages respectueux dus à la vieillesse », [dans :] *Bulletin polymathique du muséum d'instruction publique, de Bordeaux*, Bordeaux, André Brossier, 1812, p. 341-347.

14 J.-M. C. [Caillau], « La Veuve de l'Indostan (Imitation de Zadig) », [dans :] *Bulletin polymathique du muséum d'instruction publique de Bordeaux*, Bordeaux, Lawalle jeune, 1817, t. 15, p. 312-313.

15 J. M. C. [Caillau], « L'Aigle et ses petits. Apologue », [dans :] *Bulletin polymathique du muséum d'instruction publique de Bordeaux*, Bordeaux, Lawalle jeune et neveu, 1819, t. 17, p. 373-374.

16 J.-M. Caillau, « Les Vacances des écoliers. Ode », [dans :]

pièces poétiques de Caillau. Une fête donnée dans le cadre de la Société linnéenne de Bordeaux est l'occasion de déclamer ses vers sur la botanique ¹⁷. La *Médecine infantile* comporte le fragment d'une épître écrite en 1812 adressée à un jeune médecin et se clôt sur une autre lettre versifiée à une jeune mère ¹⁸. En 1819, Caillau compose encore *Les Derniers moments d'Hippocrate*, pendant poétique de son *Tableau de la médecine hippocratique*, ainsi que *Ma Dernière élégie*, où le docteur vieillissant occupe désormais la place du souffrant. Ainsi que l'indique cet aperçu, la production versifiée de Caillau s'inscrit fortement dans le cadre des sociétés savantes, aborde des sujets diversifiés et fait l'objet d'une pratique continue.

Bulletin polymathique du muséum d'instruction publique de Bordeaux, Bordeaux, Brossier, 1820, t. 18, p. 51-55.

17 J.-M. Caillau, « Épître à un naturaliste sur les souvenirs que l'étude de la botanique fait naître », [dans :] *Bulletin polymathique*, op. cit., 1819, p. 242-247. Voir P. Duris, *Linné et la France (1780-1850)*, Genève, Droz, 1993, p. 167 et 201. Duris évoque les revers rencontrés par Caillau lorsqu'il traduit Linné, p. 91.

18 J.-M. Caillau, *Médecine infantile, ou conseils à mon gendre et aux jeunes médecins, sur cette partie de l'art de guérir*, Bordeaux, Lawalle jeune et neveu, 1819. Voir p. 83-86, le fragment d'une *Épître à un jeune médecin qui se destine au traitement des maladies des enfants*, dont certains vers vantent les bienfaits de l'espérance, et p. 101-108, l'*Épître à une jeune mère sur l'éducation morale de son fils*.

« *Ils diront que vous êtes plus littérateur que médecin !* »¹⁹

Caillau revendique son identité de médecin lettré, à un moment où la poésie scientifique connaît son heure de gloire²⁰, où s'opère selon Hugues Marchal le « démembrement de l'ancienne République des Lettres »²¹ et où se pose la question des modalités du dialogue entre les sciences et la littérature²². Bien que conçue comme un simple divertissement, *L'Antoniade* s'ouvre sur le rappel de l'alliance féconde et durable entre la poésie et la médecine. Citant les exemples de Girolamo Fracastoro (1478-1553), d'Étienne-Louis Geoffroy (1725-1810), d'Herman Boerhaave (1668-1738) et d'Albrecht von Haller (1708-1777), Caillau

19 J.-M. Caillau, *Tableau de la médecine hippocratique*, [s.l.], [n.d.], 1806, p. xvij.

20 Voir M. Louâtre, « La poésie scientifique : autopsie d'un genre », [dans :] M. Louâtre, H. Marchal, M. Pierssens (dir.), *La poésie scientifique, de la gloire au déclin. Actes du colloque « La poésie scientifique, de la gloire au déclin », Montréal, 15-17 septembre 2010, Épistémocritique*, 2014, p. 21-42 ; H. Marchal (dir.), *Muses et ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Paris, Seuil, 2013.

21 H. Marchal, « L'ambassadeur révoqué : poésie scientifique et popularisation des savoirs au XIX^e siècle », [dans :] *Romantisme*, 2009, n° 144, p. 30.

22 S. Zékian, « Siècle des lettres contre siècle des sciences : décisions mémorielles et choix épistémologiques au début du XIX^e siècle », [dans :] *Fabula LhT*, 2011, n° 8, <https://www.fabula.org/lht/8/zekian.html#bodyftn2>.

s'inscrit dans une prestigieuse lignée de médecins-poètes : « Je pourrais citer ici plus de trois cents médecins qui se sont adonnés à la poésie, et dont le nom est également connu, et dans la république médicale, et dans celle des lettres »²³.

Dans la première édition du *Tableau de la médecine hippocratique*, on lit sous la plume de Caillau l'affirmation d'une identité duelle en même temps qu'on découvre les soupçons qui pèsent alors sur les pratiques conjointes de la médecine et de l'écriture. La préface de l'ouvrage (remaniée à l'occasion de la seconde édition) s'avère polémique et prend la forme d'un dialogue entre Caillau et l'un de ses confrères sur l'accueil que recevra le livre. Oiseau de mauvais augure, le Dr F. présage que le *Tableau* subira les coups des critiques. On ne manquera pas de reprocher au docteur le temps consacré à l'écriture, au détriment de celui dédié au soin des malades, et le public ne verra en lui qu'un « médecin de cabinet »²⁴. Du point de vue de la critique, le statut de médecin pourrait exclure les talents d'écriture. Dans un autre sens, écrire est susceptible de désolidariser l'auteur de ses pairs. Si le soupçon de charlatanisme plane implicitement sur celui qui s'adonne moins à la pratique

23 J.-M. Caillau, *L'Antoniade*, op. cit., p. vj.

24 J.-M. Caillau, *Tableau de la médecine hippocratique*, op. cit., p. xvij.

thérapeutique, le reproche à l'encontre de ceux qui font de la médecine une matière purement théorique est ouvertement formulé. Les répliques du Dr F. mettent au jour le décalage entre l'intention qui préside à l'ouvrage, à savoir « obtenir une bonne renommée en tant que médecin »²⁵, et ce qui se joue au moment de sa réception. Le dialogue fictif offre à Caillau, naturellement, un droit de réponse : « depuis quand la *littérature* a-t-elle nui à la *médecine* ? Est-ce que *docteur* ne vient pas en droite ligne de *docte* ? Et *docte* de *doctrine* ? Est-ce qu'avant d'être médecin, il ne faut pas étudier les belles-lettres ? »²⁶. Quatre questions rhétoriques qui légitiment, par les arguments successifs de la tradition, de l'étymologie et de la formation, le bien-fondé de la condition de docteur-littérateur.

Caillau aborde la question de la construction d'une réputation (médicale et littéraire) et a lui-même fait l'objet de railleries sur ses prétentions littéraires. Par exemple, un poète satirique anonyme enjoint le public à exprimer son mécontentement vis-à-vis des mauvais auteurs qui selon lui pullulent à Bordeaux : « Dites ouvertement qu'ils sont tous sans génie / Comme le

25 *Ibidem*, p. xiv.

26 *Ibidem*, p. xvij-xviii. Les italiques sont de l'auteur.

traducteur de la *Callipédie* »²⁷. Et pour ceux à qui la périphrase paraît obscure, le satiriste précise en note : « Caillau, médecin d'ailleurs estimable, mais..... »²⁸. Accusant nommément Caillau de contribuer à une médiocrité littéraire ambiante, la note tire parti d'un non-dit suggérant que le réputé médecin ne fait pas le bon écrivain.

Voir son *Épître sur l'espérance* primée par la vénérable et prestigieuse Académie des Jeux floraux est pour Caillau une distinction. Le second prix de poésie (la Violette d'argent)²⁹ offre une reconnaissance publique à son activité de poète, donne une preuve incontestable de la valeur esthétique de ses vers et plus généralement de la poésie médicale. Le médecin se targue ainsi d'avoir un « titre de noblesse littéraire »³⁰. L'*Épître au docteur Alfred G*** sur l'espérance, considérée dans l'exercice de la médecine* ne fait néanmoins pas l'unanimité. Le *Journal des arts, des sciences*

27 [Anon.], *Satire bordelaise, ou satire littéraire sur Bordeaux et les auteurs que cette ville renferme*, par A. D***, Paris, Bordeaux, Marchands de nouveautés, an X [1801-1802], p. 13.
28 *Ibidem*.

29 Voir A. Duboul, *Les deux siècles de l'Académie des Jeux floraux*, Toulouse, Édouard Privat, 1901, t. 1.

30 J.-M. Caillau, *Épître au docteur Alfred G***, sur l'espérance, considérée dans l'exercice de la médecine*, à Bordeaux, de l'imprimerie de Lawalle jeune, mai 1811, p. 6. Pour les citations suivantes de cette seconde édition, nous indiquons ci-après entre parenthèses le titre abrégé « *ÉE* » suivi du numéro de page.

et de la littérature émet une critique au vitriol du poème, jugé d'une « extrême médiocrité »³¹. Sur le fond, l'idée selon laquelle le médecin doit, faute de mieux, donner de l'espoir à son malade est tournée en ridicule : « On prendrait cette épître là pour une épigramme, si elle n'était pas signée par un docteur de Bordeaux, et adressée à un autre médecin »³², écrit le journaliste. Sur la forme, il relève des maladresses et des incorrections qui lui font dire tout net : « C'est un terrible poète que M. Caillau ! »³³ Tout au contraire, et sans doute par esprit de corps, le docteur Pierre Vimont applaudit. Son *Éloge d'Ambroise Paré*, publié en 1814 et diffusé l'année précédente dans la presse, recèle un éloge de Caillau « aussi savant médecin que poète aimable »³⁴. Outre qu'il distingue son confrère par « la flexibilité de ses rares talents »³⁵, Vimont estime que l'*Épître au docteur Alfred G*** sur l'espérance, considérée dans l'exercice de la médecine* « est digne des beaux jours de la poésie »³⁶.

31 T., « *Recueil de l'Académie des Jeux Floraux*, pour 1811. – Brochure in-8°. À Toulouse, chez Dalles, imprimeur de l'Académie », [dans :] *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, 15 octobre 1811, n° 109, p. 56.

32 *Ibidem*, p. 57.

33 *Ibidem*.

34 P. Vimont, *Éloge d'Ambroise Paré*, Paris, J. B. Sajou, 1814, p. 37.

35 *Ibidem*.

36 *Ibidem*.

Bien plus tard, le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* brosse un portrait plus nuancé. « [M]édecin recommandable à bien des titres »³⁷ sans être éminent, Caillau y est dépeint comme un « littérateur médiocre sans doute, mais non pas sans quelque valeur »³⁸. Quant à Achille Chéreau (1817-1885), il ne partage pas cet avis dans son dictionnaire des médecins-poètes français : l'écriture du docteur bordelais y est franchement louée, en particulier les « 178 vers magnifiques d'ampleur »³⁹ qui composent son épître.

Autour d'un poème médical didactique et dialogique

S'agissant de produire un discours capable de persuader les jeunes médecins des bienfaits de l'espérance dans le cadre de leur pratique, Caillau opte pour la forme d'une lettre en alexandrins adressée à un destinataire à la fois anonyme et familier auquel le lecteur-cible doit ainsi s'identifier. L'épître didactique a, de fait, une dimension dialogique que renforcent encore les entours du texte lors de sa réédition.

37 H. MR., « Caillau (Jean-Marie) », [dans :] A. Dechambre (dir.), *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, Paris, Victor Masson et fils, P. Asselin, 1870, t. 11, p. 558.

38 *Ibidem*, p. 558-559.

39 A. Chéreau, « Caillau (Jean-Marie) », [dans :], *Idem, Le Parnasse médical français*, Paris, Adrien Delahaye, 1874, p. 111.

L'épigraphe sur la page de titre, « Espérer c'est jouir », ne permet pas seulement d'annoncer, dans une formule ramassée, l'idée centrale du texte. Elle instaure d'emblée une continuité et un dialogue avec les poèmes scientifiques qui rencontrent le succès à partir du milieu du XVIII^e siècle. En effet, dans *Les Jardins, ou l'art d'embellir les paysages* (1782), véritable *best-seller* qui connaît une myriade de rééditions, Jacques Delille écrit « Promettre, c'est donner ; espérer, c'est jouir »⁴⁰, et précise qu'il emprunte le second hémistiche de ce vers à une épître de Jean-François de Saint-Lambert (1716-1803). Marqueur de la culture lettrée du médecin, l'épigraphe lui permet de se placer sous le patronage de deux académiciens qui s'illustrent dans le registre descriptif, et en particulier de Delille, qui jouit alors d'une grande célébrité en France et en Europe⁴¹. La mention et les vers « du

40 J. Delille, *Les Jardins, poème par Jacques Delille, nouvelle édition considérablement augmentée*, Paris, Levrault frères, an IX – 1801, p. 74, 206.

41 Voir H. Marchal, T. Léchoy, N. Leblanc (dir.), « Delille hors de France », *Cahiers Roucher-André Chénier. Études sur la poésie du XVIII^e siècle*, 2018-2019, n° 38, p. 11-282 ; H. Marchal (dir.), « Célébrités de Delille », [dans :] *Nineteenth-Century French Studies*, Fall-Winter 2020-2021, vol. 49, n° 1-2, p. 67-149.

Virgile moderne »⁴² se glissent d'ailleurs volontiers dans les textes de Caillau.

Au seuil de l'*Épître sur l'espérance* se trouve également une brève dédicace au médecin et homme politique Paul-Victor De Sèze (1754-1830). Il s'agit pour Caillau de donner une image positive de lui-même, en exposant ses liens avec une personnalité occupant d'importantes fonctions institutionnelles et publiques⁴³. Formé à la Faculté de médecine de Montpellier, De Sèze se rattache au courant vitaliste qui s'est développé dans cette ville à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle⁴⁴. Ses *Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale* (1786) contribuent, comme leur titre le laisse entendre, à situer le vitalisme à la jonction d'une pensée du corps biologique et d'une réflexion philosophique. En dédiant son poème à De Sèze, Caillau fait écho à un modèle particu-

42 J.-M. Caillau, *Tableau de la médecine hippocratique*, *op. cit.*, p. ix. D'autres mentions du poète se retrouvent notamment dans *L'Antoniade*, *op. cit.*, p. 33 et dans « Les Vacances des écoliers. Ode », [dans :] *Bulletin polymathique*, *op. cit.*, p. 51.

43 Voir J.-F. Condette « Desèze Paul Victor », [dans :] *Idem*, *Les recteurs d'académie en France de 1808 à 1940*, Paris, Institut national de recherche pédagogique, 2006, t. 2, p. 145-146.

44 R. Rey, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18^e siècle à la fin du Premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 145.

lièrement valorisé, celui du médecin-philosophe. Aussi convoque-t-il par le jeu de l'intertextualité la notion de sensibilité, cheville ouvrière des relations entre littérature et médecine au temps des Lumières ⁴⁵.

Or la sensibilité est également centrale dans l'œuvre du poète, chirurgien et médecin lyonnais Marc-Antoine Petit (1766-1811), dans les pas duquel Caillau marche. Petit est l'auteur d'un *Essai sur la médecine du cœur* (1806) qui n'a rien d'un traité de cardiologie mais se compose de quatre épîtres didactiques. Y est promue une figure de praticien sensible, capable non seulement de mobiliser ses savoirs mais aussi d'employer « toutes les ressources que peuvent créer et l'esprit, et le cœur, pour établir un contact plus immédiat entre le médecin et le malade » ⁴⁶. Avec ses vers consacrés à l'espoir, Caillau se présente à tous égards comme un disciple de Petit. L'ensemble de sa production est d'ailleurs truffé d'hommages rendus à cet « habile médecin, enlevé trop tôt à l'art de guérir et aux lettres, qu'il cultivait avec tant de succès » ⁴⁷.

45 Voir A. C. Vila, *Enlightenment and Pathology. Sensibility in the Literature and Medicine of Eighteenth-Century France*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 2018.

46 M.-A. Petit, *Essai sur la médecine du cœur*, Lyon, Garnier et Reymann, 1806, p. xi.

47 J.-M. Caillau, *Médecine infantile*, op. cit., p. 82-83. D'autres

Citant la première note de la seconde épître de l'*Essai sur la médecine du cœur*, Caillau déclare avoir voulu « exprimer en vers ce que Mr. le docteur Petit a si bien exprimé en prose » (ÉE, 5). L'*Épître sur l'espérance* se présente donc comme la continuation et l'amplification d'une remarque de Petit. La filiation entre les deux hommes passe par un dialogue du vers et de la prose. D'où, en outre, l'emploi d'un dispositif proche de celui qui caractérise la poésie scientifique d'alors : l'annotation du poème par une main externe et experte. Petit a de justesse (il meurt début juillet 1811) rédigé quelques commentaires au fil des vers de Caillau. Ici, le dispositif diffère quelque peu de ce qu'on trouve chez Delille par exemple, où un savant de renom vient gloser et (en principe) adouber scientifiquement les vers du poète⁴⁸. Le geste annotateur de Petit relève pour Caillau d'une reconnaissance émanant d'un véritable pair, c'est-à-dire d'un poète-médecin.

remarques élogieuses sur Petit se trouvent dans : *Éloge de J. C. Grossard*, Bordeaux, Pierre Beaume, an IX.-1801, p. 16 ; *Mémoire sur le croup*, Bordeaux, Lawalle jeune, 1812, p. xi-xii ; *Manuel sur les eaux minérales factices dues aux travaux de MM. Triayre et Jurine*, Bordeaux, André Racle, 1818, p. 63-64.

48 H. Marchal, « Feux conjugués ou opposés. Le dialogue entre lettres et sciences à la lueur des notes de Hermann pour *L'Homme des champs* de Delille », *Arts et savoirs*, 2020, n° 13, § 12 <http://journals.openedition.org/aes/2826>.

Caillau exploite encore le relai établi entre poésie versifiée et paratexte en prose. Son épître est en effet suivie d'une lettre du docteur bordelais Candide-Frédéric-Antoine de Grassi (1753-1815). Si la missive est datée du 3 juillet 1811, Grassi y relate un cas auquel il a été confronté en 1787, celui d'une demoiselle à qui l'espoir du mariage rend toute la santé. Cette observation médicale offre une nouvelle variation discursive sur l'espoir dans l'exercice de la médecine. Sa fonction est de confirmer, par l'autorité d'un praticien réputé, le propos de Caillau. Le lien entre les deux écrits relève de la complémentarité et de la specularité : à la lettre versifiée didactique répond l'échange épistolaire entre confrères expérimentés ; aux effets persuasifs des tableaux poétiques répond la portée démonstrative de la narration d'un cas singulier.

En somme, en rééditant son poème médical, Caillau le dote d'un paratexte significatif. Outre des références poétiques qui font autorité, il convoque deux garants médecins ainsi qu'une figure modèle de poète-médecin : didactique et dialogique, son épître s'assortit ainsi d'une triple stratégie d'autoreprésentation, déployée sur les plans littéraire, médical et médico-poétique.

Espérance et éloquence

Caillau fait du sentiment qu'est l'espérance un sujet poétique⁴⁹ et une composante de la pratique du clinicien et de sa relation au souffrant. L'espoir apparaît en cela comme une notion nodale, en ce qu'elle opère l'enchevêtrement du poétique et du médical. Resserrons la focale sur le texte et voyons précisément les procédés et les enjeux qui sont au cœur de l'hybridité de *l'Épître sur l'espérance*.

L'exorde du poème met au jour un paradoxe. Nécessitant un apprentissage fastidieux et infini, l'art de guérir a « ses héros », dont les disciples font des « miracles » (*ÉE*, 10). Mais les maladies incurables, la douleur et la mort confrontent inévitablement le médecin aux limites de ses connaissances et de son action thérapeutique. Après avoir présenté le prestige de la médecine à travers l'image du culte rendu à Épidaure, Caillau exprime l'idée clé de son poème :

Il est des maux affreux qu'on ne guérit jamais !
 Au savoir renfermé dans d'étroites limites,
 À l'art trop impuissant, des bornes sont prescrites :
 Noble fils d'Esculape, auprès de la douleur
 Que dire alors ?... Il faut faire parler son cœur,
 Du bienfaisant espoir employer les mensonges,
 Et, du mortel qui souffre embellir tous les songes. (*ÉE*, 10-11)

49 Odes et poèmes sur l'espérance ont été salués par l'Académie des Jeux floraux en 1708, 1711, 1714, 1724. En 1751, le sujet du prix d'éloquence est « L'espérance est un bien dont on ne connaît pas assez le prix ».

Apostrophant son lecteur, le poète adopte ici un ton prescriptif, conformément à la nature dialogique et à la fonction didactique de l'épître. Caillau exploite ensuite les ressources de l'allégorie et représente l'Espérance sous les traits d'une divinité, dont les attributs sont la beauté et la jeunesse, la douceur et la fécondité. On découvre une figure féminine érotisée, suscitant « délice » et « voluptés » (ÉE, 11). Cette érotisation à visée persuasive permet de mettre en exergue le pouvoir de l'espérance et les bien-fondés de l'illusion, l'action de la déesse relevant de l'enchantement, du charme, du rêve et de la magie. Ayant souligné son attrait sur tous les hommes, du paysan au matelot, en passant par le pauvre, le poète et le soldat, Caillau s'adresse à l'espoir personnifié pour exprimer l'idée selon laquelle il est un moyen opérant dont le soignant, plus que tout autre, doit se saisir :

Le Médecin, surtout, comme un Dieu de la fable,
Sous mille aspects divers, et sous mille couleurs,
Peut t'offrir aux humains, le front paré de fleurs,
Et, de ce grand ressort, de sa douce influence,
Sur les êtres souffrants calculer la puissance. (ÉE, 12)

En comparant le médecin à Apollon, Caillau suggère que donner une ultime lueur d'espoir relève d'un art illusoire. Ainsi l'espérance apparaîtrait-elle comme une ressource trompeuse mais utile que le médecin peut, par sa maîtrise du

langage, démultiplier à l'infini. Le dernier hémistiche des vers cités indique que la démarche clinique se caractérise par un nouveau regard, qualifié par Michel Foucault de « calculateur » en ce qu'« il doit permettre de dessiner les chances et les risques »⁵⁰. Dans ce contexte, le poème de Caillau a bel et bien vocation à déterminer l'*ethos* et le *logos* du médecin au chevet du malade.

Comment le clinicien doit-il procéder pour administrer cet espoir « bienfaisant » (*ÉE*, 11) et « consolant » (*ÉE*, 12) ? Pour répondre à cette question implicite, Caillau fait se succéder quatre tableaux qui sont autant de mises en situation du médecin auprès d'un patient. L'écriture du cas appartient ici à la fois au médical et au poétique ; elle forme le cœur du poème, et s'inscrit dans une démarche qui relève de la démonstration et de l'exemplification.

Le premier cas se présente comme la réminiscence d'un souvenir de jeunesse. S'exprimant à la première personne, le poète-médecin y dépeint le centenaire Léon, en proie aux douleurs de la goutte et à la lassitude. Le patient est apaisé par l'un des plus fameux représentants du vitalisme :

Mais Barthez qui paraît, ordonne qu'il espère,
Et, comme s'il avait, sur la vie et la mort,

50 M. Foucault, *Naissance de la clinique*, op. cit., p. 89.

Dans un sombre avenir, interrogé le sort :

« Calmez-vous, lui dit-il, oui, vous verrez encore

Dans vos riants jardins luire plus d'une aurore »... (ÉE, 12)

L'intervention de Paul-Joseph Barthez (1734-1806), qui a étudié les maladies goutteuses ⁵¹, est une épiphanie assortie d'une brève prosopopée. Caillau évoque ainsi le « prodige » et l'effet de la parole du médecin sur un vieillard « enchanté » (ÉE, 12) et bientôt délesté de ses sombres pensées. La seconde mise en situation aborde, à partir de l'exemple d'un moribond mélancolique, l'attitude du médecin face à la douleur. Caillau préconise d'être à l'écoute des plaintes du malade, idée qu'il développe par ailleurs dans ses *Réflexions sur l'art d'écouter, considéré relativement à la médecine*.

Le troisième cas, celui de Jacques Delille âgé, atrabilaire et aveugle, illustre l'idée selon laquelle redonner de l'espoir consiste à offrir au souffrant « des tableaux qui puissent l'émouvoir » (ÉE, 14). Par le recours à l'hypotypose, le lecteur se retrouve au chevet du poète :

Delille est dans son lit, accablé de tristesse,

En proie aux noirs soucis qu'amène la vieillesse ;

[...].

À côté de son luth qui vous a tant charmé,

Vous le voyez rêveur et presque inanimé,

Appuyant sur ses mains sa tête languissante. (ÉE, 14)

51 P.-J., Barthez, *Traité des maladies goutteuses*, Paris, Déterville, an X – 1802.

Que dire en pareille situation ?

Pour réveiller ses sens, et sa muse expirante,
Parlez-lui de beaux vers, parlez-lui de Milton,
Et d'Ovide, et d'Horace, et surtout de Maron ⁵².
Dites-lui que Voltaire, écrivant à Delille,
Faisait rimer ce nom à celui de Virgile ; [...]. (ÉE, 14-15)

Les mots du médecin sont ceux d'un homme versé dans la poésie. Caillau décrit l'efficace d'une parole qui ranime l'enthousiasme par le souvenir des grands noms du Parnasse et la réminiscence des succès poétiques : s'il avait délaissé sa lyre, l'auteur des *Jardins* reprend désormais ses « pipeaux rustiques » et déclame des chants « de la tendre pitié » ⁵³ (ÉE, 15).

Au cas du célèbre Delille succède enfin celui de l'indigent à l'hôpital, type anonyme qui permet une progression dans la représentation pathétique du malade. Caillau enjoint les futurs cliniciens à faire entrevoir « [d]ans un riant lointain, le bonheur et l'espoir » (ÉE, 15) par de douces paroles. Le

52 Virgile, de son nom latin *Publius Vergilius Maro*.

53 *L'Homme des champs* et *La Pitié* de Delille paraissent respectivement en 1800 et 1803. Caillau dépeint une situation semblable dans ses « Réflexions sur l'art d'écouter, considéré relativement à la médecine », *Bulletin polymathique, op. cit.*, 1818, p. 202-203 : la conversation de Delille avec le médecin Antoine Portal (1742-1832) ranime l'enthousiasme et soulage la douleur du poète.

misérable se tourne alors alternativement vers le docteur et vers le ciel ; le soulagement procuré est exprimé par la métaphore d'une « céleste rosée » tombant « sur la terre embrasée » (*ÉE*, 16), ce qui lui confère un caractère divin. Le lyrisme final dénote l'apothéose du médecin, avant que la péroraison ne réitère en quelques vers les vertus et le pouvoir d'une parole porteuse d'espoir.

Ces cas se présentent comme des tableaux poétiques et narratifs qui décrivent le processus d'apaisement associé à l'espérance du souffrant et qui démontrent les effets bienfaisants de la voix du médecin. Ces « mots consolateurs » (*ÉE*, 15), parce qu'illusoire, témoignent d'une conception de la pratique clinique et de la relation thérapeutique au sein desquelles le médecin met en œuvre sa maîtrise de l'art oratoire. Celle-ci n'a rien de la faconde jargonneuse : « vains discours », « froids arguments » et « longs raisonnements » (*ÉE*, 13) sont à proscrire. Faire espérer revient à toucher par le discours :

Ô vous, qui d'Épidaure encensez les autels !
Apprenez, jeunes encore, à parler aux mortels
Ce langage touchant d'une simple éloquence,
Qui fait naître et nourrit cette douce Espérance. (*ÉE*, 13)

Cette habileté à employer une langue à même

de « pénétrer de l'oreille au cœur du malade »⁵⁴ et de « *charm[er]* la douleur »⁵⁵ quand guérir s'avère impossible, Caillau la vantait déjà en 1801 chez un de ses confrères. Si *espérance* rime avec *éloquence*, c'est que les deux notions sont bel et bien interdépendantes. La capacité à redonner de l'espoir est ce qui rapproche le médecin du poète : Caillau crée à ce titre une répétition significative de la « tendre pitié », chantée par Delille et portée par la voix du médecin (*ÉE*, 15). Dès lors, la poésie ne saurait se réduire à un délassement ou à un moyen de diffuser agréablement les savoirs médicaux. Elle offre non seulement au poète-médecin l'occasion d'incarner cette figure de clinicien empathique et éloquent, mais elle doit aussi éveiller, par sa dimension pathétique, l'émotivité de ses lecteurs. Didactique dans sa forme et touchant dans ses effets, le poème médical vise à favoriser le développement de la sensibilité des jeunes docteurs à qui il est adressé. Notion à travers laquelle l'auteur fait montre de son éloquence – auprès du lecteur comme au chevet du malade –, l'espérance permet ainsi de promouvoir un modèle de clinicien sensible auquel se superpose la figure du médecin-poète.

Cette courte épître médicale sur l'espoir ainsi

54 J.-M. Caillau, *Éloge de J. C. Grossard*, *op. cit.*, p. 9.

55 *Ibidem*, p. 10. L'italique est de l'auteur.

que la production textuelle de Caillau ouvrent plusieurs perspectives sur l'histoire de cette « période sans nom »⁵⁶ qui marque le passage du XVIII^e au XIX^e siècle. Tout en montrant l'importance que conservent les prix et institutions en tant qu'instruments de reconnaissance, le parcours de cet auteur mineur dénote un contexte culturel au sein duquel l'union entre la poésie et la science est dans le même temps célébrée et interrogée. Aussi, dans le cadre d'une médecine qui assume sa composante discursive et qui s'exerce au lit des patients, Caillau illustre la complexité des représentations du médecin lettré et du poète-médecin. Si le thème de l'espérance se rattache à la problématique séculaire de la douleur⁵⁷, la genèse et la composition de l'épître éclairent plus spécifiquement le rôle de la poésie dans la réflexion sur la douleur et son expression. L'écriture poétique, notamment celle du cas médical, permet au médecin d'enseigner les vertus apaisantes d'une voix porteuse d'un espoir illusoire. Telle qu'elle est chantée par Caillau, la parole médicale se confond avec le verbe sensible du poète, pour se distinguer du discours savant et du boniment. Outre qu'elle

56 F. Bercegol, S. Genand et F. Lotterie (dir.), *Une « période sans nom »*. Les années 1780-1820 et la fabrique de l'histoire littéraire, Paris, Classiques Garnier, 2016.

57 Voir R. Rey, *Histoire de la douleur*, Paris, La Découverte, 1993.

fait de l'éloquence une notion par laquelle médecine et poésie sont en corrélation étroite, *l'Épître sur l'espérance* invite finalement et plus généralement à voir en quoi le langage constitue une ligne de crête entre la figure du charlatan et le portrait du médecin modèle.

Date de réception de l'article : 30.09.2021

Date d'acceptation de l'article : 10.02.2022

bibliographie

[Anon.], *Satire bordelaise, ou satire littéraire sur Bordeaux et les auteurs que cette ville renferme*, par A. D***, Paris, Bordeaux, Marchands de nouveautés, an X [1801-1802].

Barthez P.-J., *Traité des maladies goutteuses*, Paris, Déterville, an X – 1802.

Bercegol F., S. Genand, F. Lotterie (dir.), *Une « période sans nom ». Les années 1780-1820 et la fabrique de l'histoire littéraire*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

Bourges J. « Notice biographique sur M. Jean-Marie Caillau, D. M. P. ; Par J. Bourges, membre de l'Académie », [dans :] *Idem et al., Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux. Séance publique du 26 août 1820*, Bordeaux, Pinard, 1820.

Bulletin polymathique du muséum d'instruction publique, de Bordeaux, ou Journal littéraire, historique et statistique du département de la Gironde ; ouvrage destiné à faire connaître périodiquement l'état et les productions des sciences, de la littérature et des arts libéraux, industriels ou économiques, dans tout ce qui peut intéresser cette ville et ses environs : avec quelques gravures, Bordeaux, André Brossier, 1811.

Bulletin polymathique du muséum d'instruction publique, de Bordeaux, ou Journal littéraire, historique et statistique du département de la Gironde ; ouvrage destiné à faire connaître périodiquement l'état et les productions des sciences, de la littérature et des arts libéraux, industriels ou économiques, dans tout ce qui peut intéresser cette ville et ses environs : avec quelques gravures, Bordeaux, André Brossier, 1812.

Bulletin polymathique du muséum d'instruction publique de Bordeaux, ou Journal littéraire, historique et statistique du département de la Gironde ; ouvrage destiné à faire connaître périodiquement l'état et les productions des sciences, de la littérature et des arts libéraux, industriels ou économiques, dans tout ce qui peut intéresser principalement cette ville et ses environs, Bordeaux, Lawalle jeune, 1817, t. 15.

Bulletin polymathique du muséum d'instruction publique de Bordeaux, ou Journal littéraire, historique et statistique du département de la Gironde ; ouvrage destiné à faire connaître périodiquement l'état et les productions des sciences, de la littérature et des arts libéraux, industriels ou économiques, dans tout ce qui peut intéresser principalement cette ville et ses environs, Bordeaux, Lawalle jeune, 1818, t. 16.

Bulletin polymathique du muséum d'instruction publique de Bordeaux, ou Journal littéraire, historique et statistique du département de la Gironde ; ouvrage destiné à faire connaître périodiquement l'état et les productions des sciences, de la littérature et des arts libéraux, industriels ou économiques, dans tout ce qui peut intéresser principalement cette ville et ses environs, Bordeaux, Lawalle jeune et neveu, 1819, t. 17.

Bulletin polymathique du muséum d'instruction publique de Bordeaux, ou Journal littéraire, historique et statistique du département de la Gironde ; ouvrage destiné à faire connaître périodiquement l'état et les productions des sciences, de la littérature et des arts libéraux, industriels ou économiques, dans tout ce qui peut intéresser principalement cette ville et ses environs, Bordeaux, Brossier, 1820, t. 18.

Caillau J.-M., *Éloge de J. C. Grossard*, Bordeaux, Pierre Beaume, an IX – 1801.

Caillau J.-M., *Épître au docteur Alfred G***, sur l'espérance, considérée dans l'exercice de la médecine, qui a remporté le prix, par le jugement de l'Académie des Jeux floraux, dans la séance publique du 3 mai 1811 ; par J.-M. Caillau, D. M., membre des Sociétés de médecine de Paris, Montpellier, Bordeaux, Lyon, Nancy, professeur des maladies des enfants, etc., etc.*, Bordeaux, Lawalle jeune, 1811.

Caillau J.-M., *Examen d'un livre intitulé Philosophie médicale, par le docteur Lafon, médecin à Bordeaux*, Bordeaux, Moreau, 1797.

Caillau J.-M., *L'Antoniade, poème en trois chants*, Bordeaux, Lawalle, 1808.

Caillau J.-M., *Manuel sur les eaux minérales factices dues aux travaux de MM. Triayre et Jurine*, Bordeaux, André Racle, 1818.

Caillau J.-M., *Médecine infantile, ou conseils à mon gendre et aux jeunes médecins, sur cette partie de l'art de guérir*, Bordeaux, Lawalle jeune et neveu, 1819.

Caillau J.-M., *Mémoire sur le croup*, Bordeaux, Lawalle jeune, 1812.

Caillau J.-M., *Mémoire sur les rechutes dans les maladies aiguës et chroniques, couronné par la Société médicale d'émulation de Paris*, Bordeaux, Lawalle jeune, 1811.

Caillau J.-M., *Tableau de la médecine hippocratique*, [s.l.], [n.d.], 1806.

Carlino A., M. Jeanneret (dir.), *Vulgariser la médecine. Du style médical en France et en Italie (XVI^e et XVII^e siècles)*, Genève, Droz, 2009.

Chéreau A., « Caillau (Jean-Marie) », [dans :] *Idem, Le Parnasse médical français ou dictionnaire des médecins-poètes de la France, anciens ou modernes, morts ou vivants, didactiques – élégiaques – satiriques – chansonniers – auteurs dramatiques – vaudevillistes – comédiens – fantaisistes – burlesques – rimailleurs, etc., etc.*, Paris, Adrien Delahaye, 1874.

Condette J.-F., « Desèze Paul Victor », [dans :] *Idem, Les recteurs d'académie en France de 1808 à 1940*, Paris, Institut national de recherche pédagogique, 2006, t. 2.

Delille J., *Les Jardins, poème par Jacques Delille, nouvelle édition considérablement augmentée*, Paris, Levrault frères, an IX – 1801.

Duboul A., *Les deux siècles de l'Académie des Jeux floraux*, Toulouse, Édouard Privat, 1901, t. 1.

Dubreuilh C., *Éloge de Jean-Marie Caillau, ancien secrétaire général de la Société de médecine de Bordeaux*, Bordeaux, Émile Crugy, 1868.

Duris P., *Linné et la France (1780-1850)*, Genève, Droz, 1993.

Fischer J.-L., « La Callipédie, ou l'art d'avoir de beaux enfants », [dans :] *Dix-huitième siècle*, 1991, n° 23.

Foucault M., *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972.

H. MR., « Caillau (Jean-Marie) », [dans :] A. Dechambre (dir.), *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, Paris, Victor Masson et fils, P. Asselin, 1870, t. 11.

Louâpre M., H. Marchal, M. Pierssens (dir.), *La poésie scientifique, de la gloire au déclin. Actes du colloque « La poésie scientifique, de la gloire au déclin »*, Montréal, 15-17 septembre 2010, *Épistémocritique*, 2014.

Marchal H. (dir.), « Célébrités de Delille », [dans :] *Nineteenth-Century French Studies*, Fall-Winter 2020-2021, vol. 49, n° 1-2.

Marchal H. (dir.), *Muses et ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Paris, Seuil, 2013.

Marchal H., « Feux conjugués ou opposés. Le dialogue entre lettres et sciences à la lueur des notes de Hermann pour *L'Homme des champs* de Delille », *Arts et savoirs*, 2020, n° 13, <http://journals.openedition.org/aes/2826>.

Marchal H., « L'ambassadeur révoqué : poésie scientifique et popularisation des savoirs au XIX^e siècle », [dans :] *Romantisme*, 2009, n° 144.

Marchal H., T. Léhot, N. Leblanc (dir.), « Delille hors de France », *Cahiers Roucher-André Chénier. Études sur la poésie du XVIII^e siècle*, 2018-2019, n° 38.

Pery G., *Histoire de la Faculté de médecine de Bordeaux et de l'enseignement médical dans cette ville 1441-1888*, Paris – Bordeaux, O. Doin – H. Duthu, 1888.

Petit M.-A., *Essai sur la médecine du cœur*, Lyon, Garnier – Reymann, 1806.

Révolat É.-B., *Éloge historique de Jean-Marie Caillau, docteur-médecin*, Bordeaux, Lawalle jeune et neveu, septembre 1820.

Rey R., *Histoire de la douleur*, Paris, La Découverte, 1993.

Rey R., *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du XVIII^e siècle à la fin du Premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000.

Rosset F., « Samuel-Auguste Tissot : le docteur-écrivain », [dans :] V. Barras, M. Louis-Courvoisier, *La médecine des Lumières : tout autour de Tissot*, Genève, Georg, 2001.

T., « *Recueil de l'Académie des Jeux Floraux, pour 1811*. – Brochure in-8°. À Toulouse, chez Dalles, imprimeur de l'Académie », [dans :] *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, 15 octobre 1811, n° 109 (deuxième année).

Vila A. C., *Enlightenment and Pathology. Sensibility in the Literature and Medicine of Eighteenth-Century France*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 2018.

Vila A., R. Chalmin, « Introduction », [dans :] S.-A. Tissot, *De la Santé des gens de lettres*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

Vimont P., *Éloge d'Ambroise Paré, restaurateur de la chirurgie en France*, Paris, J. B. Sajou, 1814.

Wauters É., « Rythme et mutations de la presse locale en Révolution. Une comparaison entre Rouen et Bordeaux », [dans :] M. Biard, A. Crépin et B. Gainot (dir.), *La plume et le sabre*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2002, <http://books.openedition.org/psorbonne/64434>.

Zékian S., « Siècle des lettres contre siècle des sciences : décisions mémorielles et choix épistémologiques au début du XIX^e siècle », [dans :] *Fabula LhT*, 2011, n° 8, <https://www.fabula.org/lht/8/zekian.html#bodyftn2>.

abstract

A Poetic Palliative. The *Épître au docteur Alfred G*** sur l'espérance, considérée dans l'exercice de la médecine* (1811), by Jean-Marie Caillau (1765-1820)

In 1811, the poetic academy of Toulouse awarded an epistle about hope in medical practice, by Jean-Marie Caillau, a now unknown physician who combined medicine and writing. This article provides contextualizing and close reading. It presents Caillau's works and reputation, and highlights how he defined himself as a doctor-writer. Then it focuses on the didactic epistle, in which hope is regarded as a moral palliative, or a soothing and comforting illusion that the empathetic clinician prescribes to incurable, moribund and suffering people. The study of the text reveals the significant use of the peritext, the strong connection between medical discourse and poetical devices, and the praise of an eloquent physician at the patient's bedside. By correlating hope and eloquence, Caillau embodies and promotes the dual figure of the doctor-poet. This article thus explores the fruitful and sometimes challenging interplay between medicine and poetry during the early 19th century.

keywords

eloquence, doctor-poet, scientific poetry, medical case writing, early 19th century

mots-clés

éloquence, poète-médecin, poésie scientifique, écriture du cas médical, XVIII^e-XIX^e siècles

bénédicte prot

B. Prot a réalisé aux universités de Lorraine et de Fribourg une thèse de doctorat ès lettres consacrée à la nudité dans la littérature, les arts et la médecine au XVIII^e siècle en France. Ses recherches postdoctorales explorent les relations entre médecine et littérature, en particulier au cours du long XVIII^e siècle. « La clé et le cas du poète Gilbert », *Travaux de littérature*, 2020, n° 33 ; « "La Vérité est le remède des maux du genre humain" : arts d'écrire, de découvrir, et de guérir dans l'Essai sur les préjugés du baron d'Holbach », *Matérialisme(s) en France au XVIII^e siècle. Entre littérature et philosophie*, A. Paschoud, B. Selmeçi Castioni (dir.), Berlin, Frank & Timme, 2019 ; « Nudités exposées », *Dix-huitième siècle*, 2018, n° 50. ORCID: 0000-0002-8349-8718